

Judith Schlanger

Things done and left undone

I. EAU

Il avait plu. Les parapluies traînaient défaits sur le bord des trottoirs, noirs sur noir, désarticulés. Le cou rigide, l'ossature renversée mise à nu, les longs doigts décharnés encore un peu palmés.

Ils bordaient notre marche d'une froide traînée d'abandon. Dernière trace de violence, ibis noirs tués par le vent. Nous marchions dans ces rues à peu près vides, limpides et sombres. De toute l'eau, de toute l'eau verticale d'une journée d'ouragan, il ne restait que ces flaques immobiles, ce vide du soir, ces parapluies.

L'eau qui séparait les trottoirs, nous l'enjambions comme l'eau qui unissait les îles. Nous-mêmes devenus ponts nous parcourions la carte. Îles et continents se serraient l'un vers l'autre, se rapprochaient de nous. Et nous avançons au-dessus, appréciant chaque pas du regard à l'avance, cherchant le sol ferme qui mange le tissu d'eau et que les bras de l'eau contournent. Lents et gauches sur cette surface dédoublée, attentifs de très haut, de très loin, à l'immobilité des courbes, à l'eau mal grise et comme figée, à mille éclats de quadrillage dans la pénombre du solide.

Le long de nos pas les parapluies s'étiraient, deuil mineur. Débris stériles, ossuaire de la pluie et du vent. Mais aussi le sol se dressait, le sol solide, le sol irrégulier compact. Volcans neufs d'après la tempête, ce qu'a engendré la tempête. Toutes neuves ruines. Carcasse majeure.

Nous allions dans la sculpture creuse aux bords sans cesse renouvelés. Tantôt sous le regard étalée, écartelée entre gangue et cristal : un jeté minéral de tranchées, d'angles, de confusion et de netteté. Et tantôt la sculpture enserrait. Masse verticale. Masse ajourée, masse transpercée, masse découpée, masse évidée. Masse arbitraire. Masse ou conscience de masse : ligne de ciel.

Dans la pureté d'après la pluie nous suivions la découpe du ciel et l'accident cent fois repris et la colonne cent fois trouée de son repos.

Attentifs à la partition née du jeu anguleux du vide. Démultipliée tout autour et présente sans doute jusqu'au loin — nappe et dentelle, et quel feston se lève, et quelle soudaine oblique, et quel murmure de segments — planait la donatrice par excellence, la limite.

Entre ciel et sol les formes travaillaient encore. Toute la pluralité d'un monde se composait nombreuse, compacte, hérissée, singulière, en population de volumes. Et nous, rivés au sol près des oiseaux défaits, nous regardions les habitants de ce monde, l'un contre l'autre épaulés ou blottis, tendre leurs faces instables inégalement rythmées.

Monde né juste après l'ouragan, volontaire sans être voulu, éboulé pur et point construit, une lave mathématique. Créé mais incréé encore. Densité de vide et d'écart et d'air et de tous les ingrédients de l'absence. Reflet dans les immenses panneaux, les verticales encombrées, les regards eux-mêmes striés. Les grands regards.

Qui est pierre béton métal, dès qu'il est spectacle à distance. Et qu'est-ce qu'une surface matérielle, et paroi qui contiendrait quoi, lorsqu'elle est devenue invisible et qu'elle a pour seul visage le ciel qui passe et l'image d'en-face. Pure ostension, subtile église, mariage des lieux.

Pierre béton métal comme un papier froissé. Le courbe irrésistible chiffonnant les matières. Structures transfigurées en une fleur informe. Une pâle déréalité, chaos d'épines, ces bosses, ces opales mal taillées qui changent au regard. Chrysanthème boursoufflé dans le bijou d'étendue noire. Beau, incongru, inoubliable comme l'enfance même de ce monde qui se prétendait matière; enfance encore lovée, froncée, embryonnaire, un peu en attente, un peu à l'écart, comme un nid d'ailes qui palpite sur soi-même et pour l'instant ne s'envolera pas.

II. LIVRES

Lentement défilaient d'immenses bateaux de livres. Passaient des flancs épais de livres, colonnes striées. De grandes masses verticales aux décrochements mal réguliers. Des alignements compacts, des avancées, des symétries partielles. Des piles de livres horizontaux au-dessus des rayures debout. Une oblique parfois ou un angle saillant.

L'ordre régnait désordre : animé, dense, comme échappé des mains. Circulations dressées données reprises. Des zones un peu plus claires

et minces, un rectangle ouvert coloré. Au fond l'épais plus lourd. Partout ces choses rangées dans la ruine du rangement, et ces blocs assemblés vus de loin arbitraires, et cette densité devenue décor. Ce qui est fait reste défait. Ce qui est fait cent fois refait cent fois repris, incontrôlable, inachevable.

Comme les accrocs du quadrillage, sont les obliques qui barrent les fenêtres. Comme feuilleter toutes les maisons, serait de toucher tous les livres. En quoi même sont-ils des livres dans le triomphe toujours éclatant et toujours contesté de l'univers debout, de l'étendue rectangle, de la masse aux détails rongés. Pas d'autre sens aux contenus que cette active confusion. Écroulements un peu lourds et présence un peu morne ; et l'affairement pourtant, le perpétuel affairement de ce qu'on cherche.

Nous cherchions une voix, une voix des jours de pluie et des rues encore inondées. Mais c'était une voix qu'il faudrait deviner, qu'il faudrait presque anticiper, tant elle était perdue et pourrait être familière, avec cette qualité de n'être jamais inconnue et pourtant presque inaccessible. Peuplant de prénoms ces trottoirs, et de silhouettes, d'hésitations, d'espoirs vagues, d'actes précis, de certitudes brèves ou longues. Traversant les rues dans la foule. Et déversant tout un accompagnement de gestes et de murmures, d'accords et de secrets, par où s'anime la grande masse creuse et pleine.

La masse drame naîtrait de cet accompagnement vocal, qui est en son centre, qui est partie d'elle, qui la redit, la réfléchit, la travaille en lieux ; et l'atteint de ses intonations et la touche humainement de mots. La masse drame elle-même parlerait, si nous pouvions rejoindre cette voix. Si les bateaux en avaient la mémoire. Si nous ne nous retrouvions pas toujours, près des murs lourds gonflés de livres, à la limite d'une recherche possible, au bord abstrait de l'idée de sa voix.

Nous longions lentement les parois changeantes des bateaux. Et parfois, repoussés au dehors par les volumes tous dressés, la masse compacte, le bataillon, nous contournions immobiles l'ovale muet dans son songe d'eau.

III. SINGE

Dans l'espace du spectacle où nous flottions encore, de voile en voile glissant sous la férocité de la pluie, les aventuriers nous regardaient immobiles, roses et verts et rouges et pâles dans leurs rectangles de bois

sombre. Surface lustrée des passions : des pommes, des chiens, des scènes, des arbres. Les contours minutieux, les sourires convenables, la durée appliquée qui croît dans le détail des feuilles et des brins d'herbe.

Une table, au fond une porte, quelques objets, fruits et cristaux. Un singe, sur le premier tableau, s'engage à gauche sur la table. Sur le second tableau le singe atteint le côté droit de la table, et les verres sont cassés, les fruits ont roulé, la nappe est tachée, la chaise renversée, la porte au fond ouverte.

Anecdote, scène de genre. Entre ces deux tableaux les changements qui sont des ruines, et cette légère différence qui est la foulée du singe et notre visible défaite. Une seconde peut-être sépare cette double table, faite et défaite, mise et démise, construite-détruite ; la même ordonnance éboulée.

Et pour ces deux tableaux une entreprise de chaque jour, obstinée, à partir du temps qui détruit, à gagner la surface, la séquence. Une entreprise longuement portée par l'entêtement puéril de tout dessein ; et dans les intervalles, portée encore par cette volition obtuse qui ne se soucie même plus de l'ouvrage mais qui nous meut obscurément encore à la façon des crustacés.

C'était à l'issue de rues improbables où les escaliers en silence morcelaient le public de l'arène, le public trop tôt arrivé, encore maussade, pas même impatient, pas encore dans l'humeur d'attente. Nous dépassions les escaliers de pierre, les spectateurs de pierre, le combat gigantesque et toujours retardé qu'à notre passage nous ne verrions pas.

IV. LUMIÈRE

Au réveil tout est là. C'est La Blonde, à nouveau. Retour à la lumière mortelle, à l'ascension, aux éclatants vertiges. Les spirales plongent sur des pentes irréelles, nettes, évidentes. Pentas qui vous fixent et vous supportent en silence. De nouveau le goût de cet intense mutisme : qu'est-ce qui m'est dit et que je bois et que je ne comprends pas. Qu'est-ce qui me nourrit et qui ne m'aide pas. Énigme de la justesse qui n'est pas celle attendue, qui a la forme d'un autre manque et qui échappe à mes désirs. Velours et vent de solitude, éboulements, mèches rocheuses, chevelure-désert de la ville-visage.

Comme ces moutons et ces chèvres, comme ces troupeaux lents derrière lesquels traîne la poussière, comme ces troupeaux qui coupent

pensivement les collines sans jamais lever la tête vers le beau visage du berger. Comme ces troupeaux trente ans devant moi ou derrière avancent informes sur les pentes. Et moi, suis-je le berger, suis-je le sentier foulé empoussiéré, ou suis-je l'une parmi mes brebis, flottante au flanc des autres et suspendue au nuage crayeux des toisons.

Lumière, lumière faite pour la mort et les rites, étincelante sur les désastres, sereine qui s'accroît des douleurs. Toute sa douceur est lointaine et concentrique, toute sa brûlure est dans ton cœur. Grésille l'espoir et il s'effrite, et toute légèreté reste au loin transfixée. Seule demeure cette éclatante lumière qui crie toujours et ne répond jamais.